
Sur la coexistence des plans de mémoire pure chez Bergson : discussion

Élie During, Sébastien Miravete et Takuya Nagano



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/bergsoniana/1215>

DOI : [10.4000/bergsoniana.1215](https://doi.org/10.4000/bergsoniana.1215)

ISSN : 2800-874X

Éditeur

Société des amis de Bergson

Référence électronique

Élie During, Sébastien Miravete et Takuya Nagano, « Sur la coexistence des plans de mémoire pure chez Bergson : discussion », *Bergsoniana* [En ligne], 3 | 2023, mis en ligne le 01 juillet 2023, consulté le 31 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/bergsoniana/1215> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bergsoniana.1215>

Ce document a été généré automatiquement le 31 janvier 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Sur la coexistence des plans de mémoire pure chez Bergson : discussion

Élie During, Sébastien Miravete et Takuya Nagano

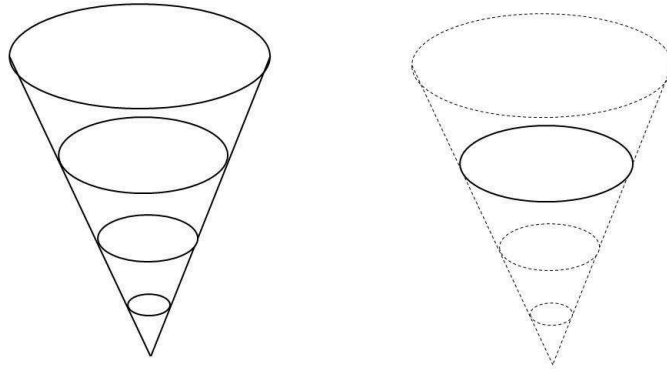
Présentation

- 1 Ce dialogue est le fruit d'un débat qui a eu lieu dans le cadre de l'Atelier international « Durée bergsonienne : ses portées mathématiques » qui s'est tenu à Tokyo le 29 Septembre 2019, en collaboration avec la Société de recherche sur la philosophie de Bergson (une association japonaise) et avec l'appui du Project Bergson in Japan (PBJ).
- 2 La discussion portait plus particulièrement sur certains passages de l'intervention de Sébastien Miravete (Univ. Poitiers, France), qui s'intitulait « La structure bergsonienne et géométrique de la mémoire ». On trouvera ci-dessous le résumé de cet exposé.¹
- 3 L'enjeu du débat, ses implications pour la recherche contemporaine sur la philosophie bergsonienne, avaient paru suffisamment remarquables aux participants de l'atelier, notamment aux membres du PBJ, pour les conduire à demander aux intéressés (S. Miravete, É. During, Y. Hirai) de donner à leur discussion un prolongement écrit. En voici le résultat.
- 4 Publié avec retard en raison de la pandémie, ce dialogue n'est donc pas une simple transcription du débat, tel qu'il s'est déroulé à Tokyo.² Les arguments ont été explicités et développés postérieurement à l'atelier. L'échange vivant, qui avait dû être suspendu en son point de tension maximale, trouve ainsi une sorte de développement virtuel. Tout en parvenant à une forme d'accord sur quelques points importants, il fait apparaître de manière encore plus nette la divergence de certains choix interprétatifs.

Résumé de l'exposé de Sébastien Miravete et présentation du sujet de la discussion

- 5 L'intervention de Sébastien Miravete se proposait de revisiter l'interprétation, traditionnelle depuis Deleuze, selon laquelle il existerait dans la « mémoire pure » plusieurs « plans ». Pour Deleuze, ces plans coexistent : la mémoire pure peut être comparée à un cône composé d'une infinité de plans (chaque coupe horizontale du cône symbolisant un plan plus ou moins large). Une multiplicité de plans (ou cercles de mémoire pure) y coexiste. Pour Sébastien Miravete, les plans au contraire se succèdent : il n'existe qu'un seul plan (ou cercle) à la fois (voir ci-dessous, fig. 1). La mémoire pure n'est pas actuellement un cône ; le cône ne représente que l'ensemble des extensions possibles du cercle de mémoire pure. La discussion s'engage donc sur le point suivant ; existe-t-il dans la mémoire pure un seul (Miravete) ou simultanément plusieurs (Deleuze) cercles de mémoire pure ? Que disent les textes ?
- 6 La discussion s'engage sur cette base. Élie During se demande d'abord si l'interprétation de Sébastien Miravete n'entre pas en conflit avec une autre thèse bergsonienne tout aussi importante : la mémoire pure ne se contente pas de collectionner des souvenirs purs. Les souvenirs purs ne sont pas des billes dans un sac. L'actualisation d'un souvenir pur ne consiste pas à piocher simplement le souvenir pur utile à tel moment. Le processus de la mémoire agit sur ces souvenirs : il les transforme continuellement, il les démembré et les reconfigure pour élaborer sur plusieurs niveaux des agencements inédits. Telle est la force de l'interprétation deleuzienne : elle voit dans les souvenirs purs des matériaux de base à partir desquels la mémoire construit des réseaux de signification inédits et plus ou moins riches. Il y a là tout un travail de création sémantique inconscient que l'hypothèse de Sébastien Miravete semble exclure. Est-ce effectivement le cas ? En quel sens la coexistence purement virtuelle d'une multiplicité de plans diffère-t-elle d'une simple inexistence ? C'est la question que soulève Élie During, et que Yasushi Hirai invite à préciser. La discussion est l'occasion de confronter deux interprétations de la structure temporelle de la durée bergsonienne. Takuya Nagano.

Figure 1



Une représentation schématique de la mémoire pure à un moment donné selon Deleuze et Sébastien Miravete. A gauche (Deleuze), les plans coexistent. A droite (Miravete), il n'existe qu'un seul plan à la fois (tout ce qui est en pointillés n'existe pas). Chaque plan de mémoire pure est symbolisé ici par un cercle plus ou moins large. Plus le cercle est large, plus l'effort de la mémoire pure est important, plus le contenu de la mémoire pure est riche. L'ensemble des cercles forme un cône. L'esprit n'actualise dans l'expérience consciente qu'un seul de ces cercles. Les autres cercles demeurent inconscients (Deleuze) ou inexistantes (Miravete).

Discussion

7 Élie During

Tu évoques dans ton texte le fait que, curieusement selon toi, Bergson n'évoque pas des degrés de tension relatifs aux intervalles d'espace. Je crois qu'il y a deux manières de comprendre ce fait. Ou bien il s'agit de degrés relatifs de « spatialité » (c'est-à-dire au fond, d'extension, de détente), et alors ces degrés de tension correspondent précisément à la frange la plus détendue de la durée elle-même (spatialité, matérialité). Il n'y a donc pas besoin de redoubler les degrés de tension de la durée par des degrés de tension de l'espace lui-même (ou des intervalles d'espace). Ou bien il s'agit véritablement de l'espace — qui à la rigueur coïncide avec ses idéalizations géométriques — et alors il me semble que la réponse est la même, parce que Bergson définit précisément l'espace comme un degré zéro de durée, le degré parfaitement détendu, qui correspond à ce que les philosophes comme Descartes ont décrit comme une pure distribution « *partes extra partes* » dans un milieu absolument uniforme et homogène. Et à vrai dire, si c'est bien de cela qu'il est question, il n'y a pas lieu ici d'introduire de force des considérations de tension, puisque cet espace-là est donné en bloc et n'admet pas de degré (ce qui n'empêche pas de décrire la distribution de la matière dans l'espace en faisant intervenir des métriques spéciales, des espaces à courbure variable, etc. : c'est une autre affaire). Ce que je veux dire, c'est qu'il ne peut pas y avoir de niveaux de tension pour l'espace lui-même si l'on pose que l'espace désigne justement le degré de tension le plus bas, une sorte de palier ou degré zéro, une limite idéale vers laquelle tend toute matérialité.

8 Sébastien Miravete

Je suis tout à fait d'accord avec toi. Les degrés de tension de la mémoire pure ou de la perception désignent l'étirement d'un intervalle de temps. Plus l'intervalle est étiré, plus la tension augmente, plus les éléments deviennent visibles distinctement les uns des autres. La matière est en ce sens le plan le plus détendu, c'est-à-dire le plan dont l'épaisseur est la plus petite. Pour faire simple, son intervalle de temps est le moins long de tous les intervalles réels. Par conséquent, la matière n'admet qu'un seul degré de tension : le sien. L'espace abstrait s'obtient par un acte de détente idéal poussé à son extrémité à partir de *L'évolution créatrice*. Ce n'est pas une thèse de *Matière et mémoire*. Dans son second ouvrage, il dit simplement que l'espace abstrait est ce qui nous permet de décomposer et recomposer arbitrairement les objets qui apparaissent dans notre expérience perceptive. Mais cette précision ne contredit pas du tout ce que tu dis. Un espace parfaitement abstrait ne possède, de toute évidence, chez Bergson, que des instants de durée nulle. Son degré de tension n'est pas, en ce sens, le plus faible. Il est tout simplement nul. Il est un zéro ou, comme dirait Bergson, une « extrémité d'intervalle ». En bref, le degré de tension de la matière ou de l'espace abstrait ne peut varier. Comme tu le dis très bien, il n'y a pas par conséquent plusieurs niveaux de tension pour l'espace abstrait ou pour la matière. Dans cet espace comme dans la matière, le niveau ne varie jamais. Ta remarque est très intéressante. Elle précise un aspect important de l'ontologie bergsonienne. Cependant, c'est autre chose qui m'intrigue. Est-ce que la matière est articulée ? Est-elle, pour Bergson, un flux continu de qualités changeantes, dans lequel toute division est une abstraction ? Il commence dans le dernier chapitre par évoquer un tel flux, mais finit par indiquer que certaines subdivisions existent. La matière est continue. Il n'y a pas de vide entre les qualités. Mais certains systèmes physiques ou biologiques constituent des parties individuées de cette étendue concrète. Bergson donne l'exemple de l'arbre. C'est pourquoi la matière est également et littéralement une multiplicité. L'espace abstrait est divisible au sens où il peut être décomposé à loisir. L'espace concret est indivisible au sens où il ne peut être divisé de n'importe quelle façon. L'espace concret, l'espace matériel, ce n'est pas un simple flux dépourvu de parties réelles. C'est une multiplicité en un sens non mathématique, c'est-à-dire non divisible arbitrairement.

9 During

Au sens de l'extension...

10 Miravete

Au sens effectivement d'une extension entièrement dilatée, étalée, à la surface de laquelle les différentes extensions ou étendues ne s'interpénètrent pas. Les qualités occupent réellement des volumes, mais qui ne se fondent pas les uns dans les autres. Et certains de ces volumes subdivisent pour de vrai la matière.

11 During

Une sorte d'espace qualitatif ...

12 Miravete

Oui.

13 During

J'avais ensuite une seconde question. J'ai trouvé ton exposé superbe, parce que ta démarche est vraiment expérimentale : tu essaies de pousser les intuitions bergsoniennes jusqu'à leurs dernières conséquences — parfois jusqu'à renverser ou retourner Bergson contre lui-même. Évidemment, toute expérimentation présente un

risque, et il me semble que dans certains cas tu vas peut-être un peu trop loin. Disons que je suis d'accord avec tout ce que tu as dit, sauf en un point : dans ta volonté de critiquer Deleuze (ou plus exactement une interprétation de Bergson dominée par la lecture qu'en a donnée Deleuze), tu en viens à dire que les plans de conscience évoqués par Bergson dans *Matière et mémoire* ne coexistent pas. Bien entendu, ils ne coexistent pas dans l'actuel, puisqu'on ne vit et n'agit, à la fin, que sur un plan qui correspond au présent vivant, au présent de la conscience attentive et agissante. À ce niveau, il y a comme un « collapse » de tous les plans sur le plan de l'action en cours. Mais il me semble néanmoins qu'on est fondé à dire qu'ils continuent à coexister, virtuellement, à un niveau inconscient justement. À moins que tu veuilles, justement, te débarrasser de cette distinction actuel/virtuel, ou d'un usage abusif qui en a été fait suivant une certaine interprétation...

14 Miravete

C'est effectivement mon projet, mais je te laisse poursuivre ta remarque...

15 During

On sait qu'il y a de bonnes raisons de vouloir éviter de durcir cette distinction. Pour commencer, Bergson ne substantialise jamais le virtuel. Contrairement à Deleuze, il ne dit jamais : « le virtuel ». « Virtuel » est chez lui presque toujours un adjectif. On peut tomber d'accord là-dessus. Pourtant il y a bien un sens dans lequel les plans de conscience coexistent dans un champ global, qui n'est pas actuel. À la page 2 de ton texte, dans la note 3, tu écris toi-même ceci : « Deleuze a rappelé qu'une qualité en apparence dépourvue d'éléments peut contenir virtuellement des éléments. » Et en effet quantité de textes bergsoniens illustrent cette idée. Dès qu'il est question de *tendance*, une multiplicité virtuelle est en jeu, qui peut s'actualiser diversement et donc il faut bien reconnaître que les éléments, sans être des fictions, ne sont pas donnés comme tels, mais seulement à travers le tout dans lequel ils sont impliqués. Une qualité sensible, par exemple une nuance de couleur, enveloppe une multiplicité virtuelle : si on fixe son attention sur elle, on s'aperçoit — je cite tes mots — que coexistent réellement, dans la qualité, des éléments virtuels. Eh bien il me semble que les plans de conscience, les différents « tons » ou « hauteurs » où se joue la vie du souvenir, répondent exactement à la même logique : les plans coexistent dans le cône de la mémoire ; ils y coexistent au même sens où les éléments coexistent dans un tout qu'ils ne composent pas, puisqu'ils n'y sont pas contenus actuellement.

16 Miravete

Je suis le premier à admettre qu'une durée se compose d'éléments virtuellement présents. Le bleu et le jaune ne disparaissent pas par exemple dans le vert. Ils sont virtuellement présents sans être visibles. Je reconnais aussi qu'il existe une sorte d'étagement dans toute durée. Des vibrations de lumière rouge se condensent pour former du rouge. Le rouge se mélange avec du jaune. Et cela donne de l'orange. On peut donc distinguer trois étages : les vibrations de lumière rouge et jaune, les sensations de rouge et de jaune, l'orange. Mais ces étages ne correspondent pas du tout à des « niveaux », des « tons » ou des « hauteurs ». Chaque niveau comprend un étagement. Sur chaque niveau des souvenirs sont plus ou moins visibles. Sur chaque niveau des qualités peuvent se mêler à d'autres et former de nouvelles qualités qui peuvent à leur tour se mêler à d'autres. Deleuze ne se contente pas de percevoir des étages dans chaque niveau. Il soutient que tous les niveaux coexistent. Il ajoute aux étages d'un niveau, tous les étages d'une infinité de niveaux. Mais pourquoi procède-t-il ainsi ?

Deleuze confond la dilatation et la détente. Il imagine alors que l'état le plus détendu peut être aussi bien la matière que le niveau le plus haut de la mémoire pure. Or, dans la matière, les vibrations successives ne sont pas conservées. Il n'y a aucune activité de synthèse capable de les rassembler. La détente ne semble donc pas pouvoir par elle-même conserver des qualités. Sur le niveau le plus détendu, sur le plus haut niveau de mémoire pure, les souvenirs ne peuvent donc être tenus ensemble par un acte de synthèse. Ils sont à ce point extérieurs les uns aux autres qu'ils perdent le lien qui les unit, comme des vibrations à l'échelle matérielle. Par conséquent, il faut bien les réunir d'une manière ou d'une autre. Il faut bien que la mémoire parvienne à rassembler dans un acte ces souvenirs. Ils ne peuvent pas se contenter de disparaître comme les vibrations à l'échelle matérielle. Deleuze imagine alors selon moi de remplacer la synthèse horizontale des souvenirs par une immense synthèse verticale. Chaque niveau incarne un degré de détente plus ou moins important. Il n'y a donc pas de synthèse horizontale sur chaque niveau. Mais tous les niveaux coexistent. Une sorte de mémoire transversale les conserve et les unit. Cette synthèse entre les niveaux remplace selon moi la disparition de la synthèse dans chaque niveau. C'est pourquoi la coexistence des plans découle chez Deleuze de la confusion entre la dilatation et la détente. Comme je ne confonds pas les deux, je ne suis pas tenu comme lui d'introduire une coexistence des niveaux, une synthèse verticale. En outre, je ne trouve pas cette coexistence dans le texte de *Matière et mémoire*.

17 During

Tu admets tout de même que les souvenirs correspondant à tes différents « niveaux » coexistent virtuellement. Alors pourquoi leurs domaines virtuels (les « cercles », les « tons », les « hauteurs », qui renvoient à des régimes temporels, des rythmes de durée divers) n'existeraient-ils pas de la même manière ? Pourquoi leur coexistence poserait-elle davantage de problème ?

18 Miravete

Effectivement, le problème n'est pas du tout que les souvenirs « coexistent ». Ce qui me gêne, c'est de faire coexister des degrés de tension ou des cercles de mémoire pure. Les cercles disparaissent au fur et à mesure pour Bergson, au même titre que les moments perceptifs ou les moments matériels à l'échelle matérielle. La mémoire pure n'occupe qu'un niveau à la fois. Elle passe d'un niveau moins tendu à un niveau plus tendu. Elle forme tel niveau puis ce dernier disparaît à jamais. Elle enregistre les souvenirs. Elle n'enregistre pas les cercles de mémoire pure.

19 During

Au fond, ce que tu contestes, ce n'est pas la coexistence d'une multiplicité de souvenirs au sein de la mémoire ; c'est la coexistence, pour un même souvenir, de la multiplicité de ses états ou « réalisations » possibles sur les différents plans de la mémoire... Si je te suis bien, ces différents états ne peuvent se réaliser que de manière séquentielle, et jamais de manière simultanée. C'est entendu. Mais justement il ne s'agit pas ici de penser leur réalisation au sens d'actualisations successives. Ce qui est en question, c'est la possibilité d'une coexistence *virtuelle* de ces états comme tels, dans des cercles ou des plans qui sont de dimensions constituantes du souvenir pur, avant sa concrétisation en image. Ces cercles dont on parle ne sont pas plus des fictions que les « éléments » qui composent la sensation de couleur. Ils correspondent à des degrés de contraction de la mémoire pure. Mais ces degrés de contraction correspondent-ils nécessairement à des actes de la conscience effectués sur le plan du présent vivant, dans le rappel du

souvenir, sa reconstitution comme image ? C'est tout le problème. Si on suit tes arguments jusqu'au bout, on débouche sur une sorte d'actualisme où l'être du souvenir trouve son modèle métaphysique dans le souvenir réalisé comme image. Ce qui est en jeu, c'est au fond le sens même de la conscience chez Bergson. Peut-être que le malentendu vient de ce qu'on a tendance à substantialiser le diagramme du cône de mémoire, et à prendre les « cercles » trop littéralement. Pour que les choses soient claires, je veux préciser ce point : les cercles dont il est question ne correspondent pas à des domaines qui coexisteraient en extension, mais à des paliers qualitatifs du souvenir, des degrés ou même des régimes de tension. Et tout ce que je veux dire est que ces degrés doivent bien coexister d'une certaine manière, au-delà des actes de remémoration ponctuels, sans quoi que reste-t-il de l'être virtuel du souvenir avant sa recollection dans le présent ? Si on ramène les cercles à des phases successives de l'effectuation du souvenir dans le présent continué de l'acte de remémoration, alors on ne comprend plus ce que veut dire Bergson lorsqu'il insiste sur le fait qu'il faut chercher le souvenir *là où il est*, en s'arrachant au plan du présent de l'action pour sauter dans l'élément du passé pur. Si le souvenir résiste, s'il n'est pas immédiatement disponible, ce n'est pas seulement qu'il est allé se loger « ailleurs », sur un cercle en particulier. Ce n'est pas non plus qu'il nous attend sagement dans son état originel, dans l'état où il s'était fixé à l'époque, simplement encadré par des grappes de souvenirs connexes ou accidentels qui empêchent de le fixer clairement aujourd'hui. Image pour image, je dirais que le souvenir, une fois formé, se « dissout » dans l'élément du passé pur et qu'il continue à y vivre de sa vie propre — la vie du souvenir dans l'inconscient psychique. Ce qui traduit concrètement cette dissolution ou diffusion du souvenir, c'est qu'il n'a justement aucune forme déterminée, et qu'il ne cesse de se transformer. La manière adéquate de penser cette transformation, c'est de se le figurer comme d'emblée distribué sur une pluralité de cercles ou de plans correspondant à des degrés de tension successive, que les actes de la conscience pourront révéler le moment venu en les traversant successivement.

20 Miravete

On ne saute pas dans un cercle de mémoire pure ! Il n'y a rien qui vient s'installer dans un cercle. « Sauter dans le passé » est une expression de l'interprétation deleuzienne. Bergson ne parle jamais de sauter dans l'une des « réalisations », dans l'un des niveaux.

21 During

On est d'accord : le cercle n'est pas un domaine qui existerait en soi, comme une région de l'espace ; il ne suffit pas de s'installer dedans pour que le souvenir correspondant se « révèle » brusquement à la conscience. Je faisais allusion au passage de *Matière et mémoire* (chap. III) où Bergson explique qu'avant de viser une certaine « région du passé », il faut se replacer dans « le passé en général ». Le passé en général, ce n'est aucune région en particulier : c'est le champ total de la mémoire, où coexistent les différents états du souvenir. Cette coexistence est virtuelle, et c'est pourquoi n'a jamais accès simultanément aux différents degrés de contraction ou de diffusion d'un même souvenir ; on n'a pas affaire à une multiplicité d'images-souvenirs plus ou moins nettes et données toutes ensemble dans un état de superposition ou de surimpression sur le plan de la conscience actuelle. Ce n'est pas le palimpseste absolu décrit par Freud lorsqu'il évoque la vision de toutes les époques de la cité romaine superposés en transparence. Le plan de la conscience actuelle est celui de la perception ; le souvenir ne coïncide jamais entièrement avec lui. Mais précisément, s'il est bien question du souvenir, et si comme le rappelle Bergson il y a une différence de nature entre souvenir

et perception, il me paraît très difficile de prétendre fixer et isoler le souvenir au niveau où la conscience l'appréhende à tel ou tel moment : si c'était le cas, l'image-souvenir se comporterait en fait exactement comme une perception ; elle s'actualiserait simplement de loin en loin, mais elle ne traînerait pas dans son sillage, non seulement une pluralité de souvenirs connexes, mais une diversité d'harmoniques correspondant à ses résonances sur différents plans d'organisation de la mémoire pure. Tu vas me dire que ces différents plans d'organisation (l'image, la nuée d'images connexes en voie de cristallisation, les harmoniques...) doivent correspondre à chaque fois à des actes spécifiques de la conscience, c'est-à-dire à des manières de contracter le passé pour en extraire des souvenirs individualisés. Mais je te répondrai en disant une fois de plus que pour effectuer une telle contraction, il faut déjà se replacer dans la totalité du passé, dans l'élément du passé pur. C'est tout ce que je veux dire lorsque j'évoque la coexistence virtuelle des différents plans de conscience où se joue la totalité du passé. L'indice qui montre que cette coexistence a un sens phénoménologique, et que ce n'est pas une simple hypothèse spéculative, c'est le fait qu'un souvenir, même une fois « récupéré », c'est-à-dire après qu'on l'a précisé et individualisé au point qu'il nous apparaît comme l'image ou la reproduction d'un moment d'expérience perceptive déterminé vécu dans le passé, un souvenir a toujours quelque chose de diffus, une frange indistincte qui le fait communiquer avec la totalité du passé, mais aussi avec la totalité de ses réalisations possibles à différents degrés de tension de la mémoire. C'est bien ce que veut dire Bergson lorsqu'il nous rappelle, dans « Le souvenir du présent », qu'un événement comme « une après-midi à la campagne avec mes amis » se laisse décomposer de mille manières selon la perspective particulière qu'on porte sur le passé (Bergson 2012).³ Cela signifie qu'à la lettre les souvenirs « en soi » ne se laissent pas diviser et compter et que tous leurs états, tous leurs degrés de tension, coexistent en un sens. Il ne s'agit pas là de décompositions simplement « possibles », qui attendraient d'être effectuées par la conscience. Ce sont des éléments réels du souvenir, des virtualités de prolongement que nous pressentons avant même de les appréhender par des actes de conscience exprès, présentant le degré de tension adéquat. Si on oublie cela, la décomposition du passé devient radicalement arbitraire ; on doit se résoudre à dire que les souvenirs sont recréés à neuf à chaque acte de remémoration, des sortes d'hallucinations construites. Ce qui revient à ôter toute réalité au souvenir pur. Or la difficulté est là : le souvenir est quelque chose de réel, et cependant il n'a pas le genre de réalité de l'actuel, il n'est pas un double ou une réplique de la perception. Il n'est pas « composé » de ses différents états, et pourtant ces états ont bien une réalité propre, sans quoi l'être du souvenir se réduirait à ses effectuations successives sous forme d'image, au long de l'existence consciente. Je dirais que le mode d'existence du souvenir est « non local », distribué sur une pluralité de plans ; inséparable d'une continuité de devenir qui est le passé même, un devenir parallèle à ce qui se déroule au présent sur le plan de la conscience active. C'est dans ce passé que le souvenir survit, transformé qualitativement à mesure qu'il s'enrichit de nouveaux éléments, mais aussi de nouveaux actes de remémoration. Évidemment, c'est un devenir d'un genre très particulier : le souvenir ne survit pas sous une forme plutôt que sous une autre, il est à chaque instant polymorphe, et multi-localisé. On ne peut pas le « tracer » dans ses transformations, comme un objet perçu dans l'espace.

22 J'ai dit que ce qui était en jeu, c'est au fond l'idée même de la conscience, de la conscience capable de se ressouvenir. Je voudrais insister sur ce point. Déjà dans la conscience habituelle, ou normale, le moi est capable de vivre sa vie selon différents

degrés de tension. On n'est pas constamment en train de percevoir pour agir, ni de se souvenir pour éclairer et guider une activité frénétique. Il y a des moments de relâche, des moments de distraction, à la faveur desquels le souvenir « remonte » pendant un bref moment vers un cercle qui correspond à un degré de tension un peu plus lâche. Alors affluent des souvenirs d'un certain type, dotés d'un certain degré de résolution, d'un certain « grain » (au sens photographique), des images actualisées sur le plan de la conscience remémorante, qui correspondent aussi à un certain type d'enchaînement (lui-même plus ou moins lâche) avec des perceptions actuelles prélevées dans l'environnement... Bien entendu, si on suit d'instant en instant la conscience dans sa rêverie remémorante, on va pouvoir décrire des actes de contraction ou de détente successifs, comme si elle passait effectivement d'un plan ou d'un cercle à l'autre pour y effectuer ses prélèvements. Et il est clair que dans cette perspective, le cercle qu'on vient de quitter n'est plus actualisé à travers un souvenir correspondant ; il n'en subsiste qu'une espèce de halo (un souvenir de souvenir !) qui vient enrichir continûment la conscience présente que je peux avoir d'un souvenir dont j'éprouve le caractère labile et métamorphique en temps réel, pour ainsi dire. Bergson en donne une description très claire dans le passage de « L'effort intellectuel » où il traite du mot oublié, du mot sur le bout de la langue (il s'agit d'un nom propre, « Prendergast »), qu'on réactualise graduellement à partir d'un état nébuleux du passé, en passant à travers une série de seuils qualitatifs. Il ne s'agit plus d'une rêverie passive, mais d'un rappel actif. Le problème apparaît encore plus clairement sur cet exemple. Je le formule de la manière suivante : si on ne retient que les états diversement actualisés du souvenir, en les mettant en corrélation avec des actes de conscience successifs, on est naturellement conduit à se représenter le souvenir comme une grappe d'entités discrètes qui seraient conservées dans un grand réservoir, à différents étages de la mémoire, et que les actes de conscience viendraient égrener de façon plus ou moins systématique.

- 23 Il y a plusieurs mécanismes qui interfèrent dans cette vision « actualiste » du processus de remémoration. D'abord, il y a l'usage familier que chacun fait du mot « souvenir » au singulier, comme s'il faisait référence à un objet déterminé. Bergson lui-même prétend tracer les différentes manifestations d'un même souvenir au fil des actes de remémoration. Mais en réalité, ce qu'il décrit, c'est un *trajet* au sein de la mémoire. Tu me répondras que ce trajet, c'est nous qui le faisons, pas le souvenir. Nous traçons une trajectoire, qui fait revenir le souvenir. Je ne suis pas d'accord, et je te retourne l'objection : la trajectoire que nous traçons est tout de même guidée, aimantée par le souvenir ; elle n'est que la face visible et active d'une vie sourde du souvenir qui se déroule à un autre niveau, dans l'élément du passé, et que nous ne faisons que « palper », pour ainsi dire. C'est sur l'être du souvenir comme passé que se règlent nos actes, de façon plus ou moins consciente. Ce souvenir *en durée* se confond avec ses trajets : ce n'est pas une entité stable qui se trouverait diversement projetée sur le plan de la conscience remémorante, c'est une espèce de variation continue, comme dirait Deleuze. Il me semble qu'on en trouve une confirmation phénoménologique assez directe : si on y prête attention, le souvenir (« un souvenir ») se transforme tout le temps ; c'est un devenir. On peut paraphraser ici Bergson : demain, le souvenir d'aujourd'hui sera déjà différent, ne serait-ce que parce que du temps se sera écoulé dans l'intervalle... En somme, il n'y a pas d'unité de compte naturelle qui permette d'identifier un souvenir, et de le dire tantôt virtuellement disponible dans le passé pur, tantôt actualisé en image pour la conscience remémorante. Les souvenirs eux-mêmes

sont des lignes de transformation, ou des devenir. Mais si tu m'accordes ce point, alors tu es obligé de reconnaître qu'ils se conservent tout autrement que des éléments actuels : ils coexistent virtuellement, sur des plans qui correspondent à leurs différents degrés de réalisation dans la conscience, mais qu'il n'est plus nécessaire, du coup, d'identifier à ces moments de réalisation eux-mêmes, tels que pourrait la décrire une conscience attentive à ses propres opérations. Je pense que c'est cela qu'a vu Deleuze et qu'il a tenu à souligner en reconnaissant une valeur proprement ontologique à la mémoire bergsonienne. Or dans cette perspective, il faut affirmer que les divers plans de conscience coexistent exactement de la même manière que les souvenirs eux-mêmes, qui sont tout autre chose que des « objets ». Si tu retires les plans, ou ce qui revient au même, si tu les identifies à des modes d'actualisation du souvenir associés à des actes de remémoration décrits d'instant en instant et de proche en proche sur le plan du présent vivant (ou au plus près de ce plan), alors la seule manière de se représenter la conservation des souvenirs dans le cône, c'est de les imaginer comme des unités discrètes, en réserve, comme le seraient des chaussettes rangées dans un tiroir. Cela revient à faire du souvenir pur une sorte de décalque, un double plus ou moins éthéré, de la perception, ou des différentes couches rythmiques contractées dans l'acte de perception (peu importe) : c'est finalement le modèle de l'impression ou de la trace. Or pour Bergson, ce n'est évidemment pas à cela que se réduit le souvenir. Un souvenir n'a pas l'unité d'une chose, il a l'unité d'une durée, qui est son histoire. Une histoire indissociable des multiples trajectoires qui relient l'état vraiment le plus nébuleux du souvenir à son état le plus contracté, le plus proche de son actualisation en image. Une histoire à laquelle nous participons par nos actes de remémoration, mais qui se déroule aussi largement *sans nous*. C'est la vie inconsciente du souvenir. J'insiste sur ce point : l'être virtuel du souvenir est essentiellement labile : c'est une figure du mouvant en tant que tel. Chaque souvenir est dans son genre une totalité organique, comparable à une mélodie. C'est pourquoi la métaphore du miroir (le souvenir comme image virtuelle dans le miroir), comme celle de la bande sur laquelle se déposerait l'enregistrement successif de tous nos vécus (une sorte de chronophotographie « glissée », qui procéderait par impression continue), me paraissent parfaitement insuffisantes pour décrire la nature du souvenir, même s'il arrive à Bergson d'y avoir recours...

24 Miravete

Les souvenirs sont tout à fait selon moi des sortes d'unités discrètes. Cela ne soulève selon moi aucune difficulté de parler ainsi. Chaque souvenir est un double d'un moment perceptif. Bergson est très clair sur cette question. Le souvenir diffère par nature de la perception parce que le souvenir est immédiatement le double ou la copie d'un acte de perception. La perception n'est jamais conservée en tant que telle. La mémoire pure ne conserve que les copies, si tu préfères, des moments perceptifs.

25 During

Il y a véritablement là un point de différend, qui renvoie peut-être à une difficulté chez Bergson lui-même. Jean-Louis Chrétien l'a bien expliqué dans un texte de *L'inoubliable et l'inespéré* où il insiste sur l'étrangeté de cette notion d'un enregistrement intégral des vécus, vécus que la conscience du souvenir serait capable de réeffectuer de loin en loin sous la forme d'images-souvenirs, mais au prix d'inévitables déformations induites par la traversée hasardeuse du cône et de ses cercles. La matière première du souvenir serait constituée de doublons de la perception. L'objet O qui vient immédiatement recouvrir la perception (le souvenir du présent à l'état pur) serait l'unité de base, mise

en réserve et soumise ensuite aux vicissitudes des actes de remémoration : parasitage de souvenirs connexes, mélanges, etc. Tous ces accidents, toutes ces déformations seraient autant d'additions subjectives au souvenir pur qui subsisterait, lui, immaculé, dans le passé pur. Idéalement, ce souvenir pur serait une copie conforme du présent qu'il a été. C'est là une vision curieusement mécaniste de la conservation du souvenir, qui évoque fâcheusement la théorie des engrammes au sens le plus matérialiste. Il existe peut-être, à un certain niveau sensori-moteur, l'équivalent d'un tel enregistrement continu de l'expérience vécue. Et cette idée est en effet défendue par Bergson dans *Matière et mémoire*. Mais ce substrat physiologique nous donne-t-il le meilleur accès à la nature du souvenir et au type d'unité qui lui convient, d'un point de vue ontologique ? Il me semble que tout le sens de l'analyse de Bergson est de montrer que non. Pour commencer, et j'en reviens à l'exemple de la partie de campagne : *de quoi se souvient-on ?* Qui peut dire à quel élément de perception correspond exactement un souvenir ? Le « souvenir du présent », qui semblerait être un candidat naturel au titre d'unité de base du souvenir, n'est jamais lui-même qu'une espèce de « raté » phénoménologique : c'est un court-circuit qui a lieu au niveau du cercle le plus étroit, un dysfonctionnement dans le circuit perception-mémoire qui laisse fugitivement échapper quelque chose pour la conscience. Cette impression de « déjà vu » nous donne l'illusion que le souvenir serait composé de ces petites briques de perception-souvenir élémentaire. Mais dès qu'on pousse un peu plus loin l'analyse, on se rend compte à quel point cette conscience fugitive d'un souvenir du présent formé en même temps que la perception elle-même est problématique. En réalité, c'est une aberration du circuit perception-mémoire, dont la seule fonction théorique positive est de nous faire comprendre que le souvenir ne se forme pas *après* la perception, et qu'il ne peut donc se comprendre comme une perception dégradée. Il y a une différence de nature que cette simultanéité du souvenir et de la perception permet de saisir conceptuellement : le passé n'est pas un présent simplement « passé », il est tout autre chose. Très bien. Mais prétendre saisir là « sur le vif » la formation du souvenir comme unité élémentaire, c'est déjà introduire une hypothèse métaphysique supplémentaire. Pour commencer, cela revient à débiter le flux perceptif en unités discrètes, enregistrées tour à tour. Ce serait tout de même très peu bergsonien ! Pour ma part je dirais que s'il est vrai que le caractère pathologique du « déjà vu » (au sens de la « pathologie de la vie quotidienne ») ouvre une lucarne sur le processus général de la formation du souvenir, il nous interdit du même coup d'y chercher une unité de souvenir naturelle, l'équivalent d'un élément de souvenir enregistré à tel instant sur le ruban de la mémoire. Tel que je le comprends, le souvenir pur dans son état le plus contracté, celui qui se loge dans le premier cercle (le plus petit circuit perception-mémoire, « le plus voisin de la perception immédiate », écrit Bergson), n'est en réalité qu'un aspect parmi d'autres enveloppé par le souvenir total, un aspect artificiellement isolé comme élément par le raté que constitue le souvenir du présent. En réalité le souvenir pur « élémentaire » n'est pas le tout du souvenir, ni même une de ses parties composantes. Il est un élément au sens d'un aspect, au sens où on dit que la lumière ou la couleur ressenties impliquent des éléments vibratoires, un spectre de nuances chromatiques, etc.

26 Miravete

Mais je suis bien d'accord avec toi. Un souvenir ne peut pas être simplement une synthèse de qualités. Il ne peut se contenter de condenser des qualités diverses comme la sensation de rouge condense des vibrations de lumière. C'est bien plus complexe que

cela. C'est d'ailleurs ce que je rappelle à la fin de mon intervention. Le schème moteur joue un rôle décisif. L'activité de remémoration ne consiste certainement pas à fouiller au hasard dans un amas confus de souvenirs ou à presser cet amas contre un filtre.

27 During

Donc c'est moins « mécanique » en ce sens. Entendu. Reste tout de même la difficulté de cet enregistrement continu de souvenirs élémentaires, ou d'unités de souvenir. Si le souvenir est lui-même un devenir, on ne peut pas le composer de cette manière. À moins de le réduire presque intégralement à la durée de la remémoration pour une conscience. Mais du coup le souvenir n'a plus aucun être propre, indépendamment de nos actes ; il n'est que le produit d'une reconstruction. Cela me conduit à une autre question : à la fin, qu'est-ce qu'il y a dans le cône de la mémoire, selon toi ? Les cercles ne sont que des manières de parler ? Des manières de désigner des opérations possibles de la conscience dans le rappel du souvenir ? C'est problématique. Je suis d'accord, il y a un filtre, une opération de filtrage, et donc un aspect de reconstruction. Mais en quel sens le souvenir *existe-t-il* quand je ne l'ai pas encore rappelé à la conscience ? Quelle est sa manière de subsister dans le cône ? Si tu refuses cette question, c'est qu'au fond pour toi les souvenirs ne peuvent exister « en soi ». Et il est logique que tu refuses du même coup l'idée que les souvenirs puissent coexister. Non seulement les différents degrés de réalisation ou d'individualisation d'un « même » souvenir (si cette expression a un sens...) sont entièrement suspendus aux actes de la conscience, mais leur existence et leur coexistence se réduit à leur mise en réserve, par enregistrement continu, sur un plan de base unique qui serait comme un duplicata de la perception.

28 Miravete

Dans le cône, il n'existe qu'un cercle à la fois. Le cône représente l'ensemble des degrés possibles pour un même cercle ou, si l'on veut, l'ensemble des cercles que forme la mémoire pure tour à tour. Il n'y a jamais en même temps plusieurs cercles, mais un seul.

29 During

Actuel à chaque fois ?

30 Miravete

Oui.

31 During

Vraiment ? Tu n'as donc pas besoin du virtuel ? Du virtuel comme mode d'existence ?

32 Miravete

Je ne crois en aucun cas à la virtualité de la mémoire pure si ce qui est virtuel, c'est un ensemble de cercles.

33 During

Mais Bergson dit bien que, pour la perception attentive, des cercles d'extension ou de profondeur croissantes sont « virtuellement donnés avec l'objet lui-même » (je cite le passage de *Matière et mémoire* sur le plus petit circuit perception-mémoire). Il ne s'agit là pour toi que de possibilités opératoires ? Tu ne crois pas qu'il y va de l'être virtuel du souvenir lui-même ?

34 Miravete

Le mot virtuel n'a pas du tout le sens que lui confère systématiquement Deleuze. « Virtuellement » signifie dans ce cas que chaque cercle se mêle à la perception. Mais

les cercles B', C', D', apparaissent l'un après l'autre et non tous à la fois. Les mots n'ont pas une signification figée chez Bergson. Il faut les interpréter en fonction du contexte.

35 During

Là je suis bien d'accord : il ne faut substantialiser le virtuel. Virtuel a toujours un sens adjectival. Mais précisément, il permet de désigner certains états nébuleux du souvenir, et pas simplement des actes possibles...

36 Miravete

Des états nébuleux du souvenir ?

37 During

...cela décrit bien un mode ontologique, et pas seulement un mode subjectif, une indistinction ou un manque de clarté pour la conscience !

38 Miravete

Oui, mais le manque de clarté n'est pas à l'intérieur du souvenir pour la mémoire pure. Le but n'est pas de dilater le souvenir pour laisser apparaître en lui les qualités qui s'y fondent. C'est le cercle qui est une nébulosité. L'objectif est de faire apparaître un ou plusieurs souvenirs ou des parties du souvenir qui étaient déjà distinctement visibles lors de l'enregistrement du souvenir pur.

39 During

Mais la question, j'insiste, c'est de savoir ce qui se conserve. Ce qui se conserve quand on n'y pense pas.

40 Miravete

Le souvenir.

41 During

Mais dans quel état ? Est-ce que le souvenir de chaque événement autrefois vécu est conservé tel quel, je veux dire tel que l'événement s'est produit sur le plan de la perception ? Et qu'est-ce que cela peut signifier au juste ? S'agit-il d'une copie conforme, à l'image d'une bande d'enregistrement, ou déjà d'une première élaboration où intervient le virtuel, à l'image de ce que suggère l'expérience trouble du souvenir du présent ? De toute manière, je le répète, ce souvenir du présent qui est censé reproduire instantanément la perception, ne peut pas fournir l'explication ultime du mécanisme du souvenir : c'est plutôt lui qu'il s'agit d'expliquer, et c'est d'ailleurs ce que fait Bergson. J'ai tenté de développer ce point dans mon commentaire sur « Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance » (Bergson 2012) : en réalité, le souvenir du présent tel que nous pouvons l'appréhender phénoménologiquement, est nécessairement coloré par le point de vue de la perception. Nous le ressentons naturellement comme un duplicata. Mais ça ne fonde pas une thèse ontologique. Le duplicata, c'est le point de vue de la conscience perceptive sur l'opération de la mémoire — une conscience qui ne peut se rapporter au souvenir qu'à travers des images actualisées. L'idée de souvenirs qui seraient enregistrés un à un au fur et à mesure que se déroule la perception est à mes yeux une sorte de fantasme théorique. Cela me conduit à un autre point qui me gêne dans ta restitution de la théorie bergsonienne. Pour se faire une idée juste de ce qui se passe, je crois qu'il est nécessaire de prendre d'emblée en compte le fait que l'expérience perceptive elle-même est loin de se dérouler de manière uniforme et homogène, sur un seul plan bien défini. Le plan du présent où vient s'insérer la pointe du cône est une idéalisation, même si elle correspond à quelque chose dans la logique de l'action. En réalité, percevoir, c'est

toujours en même temps divaguer, penser à autre chose : la perception, même la plus attentive et concentrée, n'est jamais entièrement déconnectée de la rêverie diurne à laquelle la conscience s'abandonne librement dans les moments de détente. Nous percevons sur fond de distraction. Et pour commencer, comme y insiste Bergson, percevoir c'est aussi se souvenir. Pas de perception sans reconnaissance, donc sans souvenir. Il faut en tirer les conséquences : le souvenir qui se forme à chaque instant incorpore déjà lui-même un élément de remémoration, en plus de ce qui lui correspond dans l'ordre de la pure perception. Un souvenir est déjà pour une part souvenir de souvenir ! Je me souviens de ce que j'ai vu, mais aussi d'une certaine façon des éléments de souvenir que j'associais à cette perception, et qui charriaient avec eux des lambeaux de passé plus ou moins distincts. Sans compter que la perception elle-même a des « franges », pour parler comme James. Elle admet une dimension « subliminale ». Est-ce qu'on peut raisonnablement penser que tout ça, tous ces aspects nébuleux de l'expérience, se conservent en réalité sur un seul plan ? La stratification du cône ne serait au fond qu'une manière de formaliser les opérations complexes auxquelles se livre la conscience, par une série de réglages et de mises au point, pour rappeler progressivement un souvenir qui subsisterait, lui, intact, sur un seul plan de base ? Pour ma part, je trouve plus convainquant de commencer par faire droit à cette nébulosité *intrinsèque* du souvenir, en reconnaissant qu'elle existe en soi, à différents degrés. Si je voulais spatialiser l'affaire et la mettre en images, je me représenterais volontiers un machin composite et fuyant, comme un hologramme qui se répliquerait lui-même sur une diversité de plans, à différents degrés de distinction et de précision. Cette nébulosité intrinsèque explique à mon sens la nébulosité résiduelle de la perception même la plus tendue. Elle traîne avec elle des souvenirs flous.

42 Miravete

Je ne nie pas la nébulosité. Plus tu tends, moins tu as de nébulosités, plus tu desserres, plus c'est nébuleux.

43 During

Tu veux dire : dans ta conscience actuelle ?

44 Miravete

Oui.

45 During

Mais c'est bien là l'enjeu. Je parle de la nébulosité du souvenir lui-même : celle-là, tu ne peux pas la dissiper, contrairement à l'image que tu en retiens pour enrichir ta perception présente... Au fond j'ai l'impression de buter à chaque fois sur le même obstacle : le fond de ta pensée est actualiste, et donc finalement phénoméniste. Je veux dire que tu n'envisages pas sérieusement qu'un être (un mode d'être) puisse être défini autrement que comme le corrélat de certains actes de conscience. Toute ton analyse veut nous reconduire à des données de la conscience en acte. Or il s'agit de savoir si quelque chose se conserve réellement en dehors de la conscience actuelle, et comment. Pour toi, si je comprends bien, ne se conserve que le souvenir pur dans l'état qui est le sien dans sa première occurrence au sein du premier cercle, au plus proche de la perception : c'est ce que ferait entrevoir le souvenir du présent. La question est de savoir si ce souvenir, une fois formé et conservé, jouit d'une vie propre au-delà des opérations de rappel qui cherchent à le rematérialiser en images. C'est mon avis. Mais il n'engage pas que moi, parce qu'on touche par-là, plus généralement, au mode d'existence du psychisme inconscient. Il me semble que dans l'inconscient se loge

justement tout ce que l'état nébuleux du souvenir comporte de richesse réelle. Je voudrais d'ailleurs préciser un point : je ne prétends pas que le souvenir est en soi nébuleux et *uniquement* nébuleux, mais que les états les plus nébuleux coexistent avec les états moins nébuleux, mieux déterminés et individualisés du souvenir. En somme, le souvenir n'est pas ici plutôt que là, il est transversal à toutes ces modalités d'effectuation pour la conscience. Et c'est cette existence non locale ou diffuse qui fait justement qu'il est inconscient en tant que souvenir pur.

- 46 Si tu refuses ça, tu es obligé de dire que les seules choses qui coexistent dans la mémoire, outre le mystérieux plan de base des perceptions « enregistrées », ce sont des *possibilités* de souvenirs-images, des possibilités que la conscience est susceptible ou non d'actualiser. Mais ce n'est évidemment pas du tout ainsi que Bergson envisage le potentiel de développement et de transformation du passé dans le souvenir. La mémoire n'est pas un réservoir d'images de présents passés qui attendraient sagement leur tour pour se rappeler à la conscience. Et parler d'« un réservoir d'images *virtuelles* » ne fait que rebaptiser la difficulté. Je songe ici à ce que Bergson dit, dans un autre contexte, de la création du possible, d'un possible qui ne préexisterait pas à sa réalisation : dans « Le possible et le réel », il est question d'un « remodelage constant du passé par le présent », un remodelage qui se fait « d'avant en arrière ». La vie du souvenir obéit au même principe. Je ne vois pas pourquoi ce qui vaut de la vie biologique, de la création continue de formes nouvelles dans la nature, ne vaudrait pas de la même manière dans la vie psychique. Sauf à nier toute dimension ontologique à la mémoire, et au psychisme lui-même. Mais là je trouve qu'on s'éloignerait beaucoup de la lettre du bergsonisme... Pour résumer : il y a une production continuée du souvenir, à laquelle prennent part bien sûr des actes de remémoration expresse, mais qui implique aussi des épisodes de mémoire involontaire, et toutes sortes de devenirs inconscients qui échappent, de fait, à ce qui peut être donné en acte à la conscience attentive. J'appelle ça « la vie des souvenirs »...

- 47 Miravete

Mais à quoi pourrait servir dans ce cas-là la dilatation, l'effort de dilatation de la conscience, si ce n'est à rendre visible des souvenirs ? La dilatation, c'est tout de même une certaine manière de rompre la nébulosité ! De plus, ce qui me pose problème dans un tel cadre interprétatif, c'est l'idée d'imaginer une multiplicité de niveaux superposés. De toute évidence, un seul de ces niveaux est actualisé à chaque fois. Que font les autres pendant ce temps ? Ils attendent. Donc la quasi-intégralité de la mémoire attend. Or, Bergson répète sans arrêt que toute la mémoire se présente en permanence dans le présent et tente de s'insérer dans le présent. Par conséquent, comment soutenir que toute la mémoire se presse sur le présent, alors que la quasi-intégralité de celle-ci attend ? C'est tout de même une question importante ! Comment des niveaux peuvent-ils attendre passivement ? C'est toute la mémoire qui tente de s'actualiser dans l'expérience consciente. C'est pourquoi il ne faut pas introduire dans la mémoire pure une coexistence. Il n'y a qu'un seul niveau à la fois. La mémoire entre rotation et se presse donc tout entière, pour ainsi dire, sur l'objet O.

- 48 During

Je me demande tout de même si le problème ne tient pas à ce que tu prends trop à la lettre l'image géométrique des nappes de passé, ou des cercles de la mémoire dessinés à l'intérieur du cône. En réalité les souvenirs (et les différents plans sur lesquels ils se distribuent au sein du cône) sont inséparables des trajectoires d'actualisation ou de

virtualisation qui leur confèrent cette existence non locale que j'évoquais il y a un instant. Donc je n'ai aucun problème avec l'idée que la mémoire se rue vers le présent, pour ainsi dire, que les souvenirs poussent aux portes du présent. De fait, tous les souvenirs ne parviennent pas à forcer le passage : si la mémoire est tout entière tendue vers le présent (drôle de personnification, soit dit en passant), tous les aspects de la mémoire ne sont pas aptes au même degré à se réaliser immédiatement comme souvenirs disponibles. En tout état de cause, il faudra condenser les nébuleuses pour en tirer, finalement, des souvenirs mieux distingués, capables de se fixer en images. Mais alors il faut bien que les nuées de souvenirs qui ne se réalisent pas subsistent quelque part, avec le degré de densité et d'interpénétration qui les caractérise. Ça ne me gêne pas trop de dire qu'ils « attendent », mais ce temps de l'attente n'est pas le leur ; c'est le nôtre. La vie des souvenirs ne se déroule pas dans le temps de l'action-perception, d'instant en instant. Le souvenir vit *au passé*. L'attente (de même que cette ruée vers le présent que tu évoques), ce sont des images : tout cela a lieu dans un temps immémorial... Mais on en revient toujours au problème fondamental, celui de la conservation du passé : ce qui est « conservé » dans la mémoire, selon toi, c'est uniquement le petit cercle OA ? Comme un enregistrement ou une doublure immédiate de la perception ?

49 Miravete

Oui. Ensuite cela fait une multiplicité de souvenirs. L'intervalle rassemble ces souvenirs et les étale plus ou moins. Un cercle symbolise un tel intervalle. L'une de mes questions originelles était la suivante : à quoi servent les cercles de mémoire pure ? Si l'objet O est une sorte de filtre, alors il devrait être suffisant. Or, Bergson soutient que la sélection requiert aussi un effort de dilatation par lequel certains souvenirs deviennent visibles. La relecture du chapitre IV m'a permis de comprendre ce point. La tension accroît la visibilité des qualités initialement entremêlées. Il ne suffit donc pas de filtrer pour que les souvenirs s'actualisent et entrent dans notre expérience consciente. Il faut qu'ils deviennent visibles à la surface d'un cercle de mémoire pure, d'un intervalle de temps. Le souvenir est rendu visible avant d'être filtré.

50 During

Donc c'est cet élément qui est en lui-même conservé...

51 Miravete

Oui, en soi.

52 During

Mais conservé, du coup, dans le même état de tension qui était celui de sa première formation, sur le cercle le plus proche de la perception...

53 Miravete.

Oui. Sa tension ne sera plus jamais modifiée. Seule la tension d'un cercle peut être modifiée. Tu ne pourras jamais ralentir ou en accélérer la conversation que nous venons d'avoir dans la mémoire pure.

54 During

Dans la mémoire pure je ne peux pas intervenir directement. Mais indirectement, je peux avoir un pressentiment de ce genre de transformations, contractions, dilatations : il y a les drogues par exemple...

55 Miravete

Mais les drogues ne font que détendre le cercle de mémoire pure ou désorganiser le système nerveux. Elles ne détendent pas le souvenir pur.

56 During

Si le souvenir pur est par définition indéformable, alors tu as raison en effet. Mais c'est le point en débat ! Alors à côté des drogues, il y a aussi le subliminal : je veux dire, tout ce qui entre dans la perception au-delà de ce qui est consciemment perçu, et dont on peut se faire une image déterminée. Cette part subliminale de la perception, elle est bien enregistrée elle aussi immédiatement, avec le tout de l'expérience vécue ?

57 Miravete

Oui.

58 During

Il y a donc dans cette mémoire immédiate tout ce qu'on a perçu sans s'en rendre compte, ou tout ce que la perception a emporté avec elle malgré elle, sans avoir le temps de le déplier pleinement sur le plan de l'actuel, de l'effectivement perçu. Tout ça est bien préservé quelque part, et peut être éventuellement réactualisé plus tard, par certains détours. C'est ce qui arrive lorsqu'un exercice de remémoration attentive nous révèle après coup certains détails d'une scène vécue qui nous avaient échappé. Pourquoi j'évoque tout ça ? C'est que la question du subliminal est directement liée à celle du virtuel. Pour moi, les différents états de tension qui caractérisent l'existence virtuelle du souvenir pur ne font que redéployer dans un autre registre (celui de la mémoire) un fait qui se rencontre déjà sur le plan de perception : à savoir qu'il y a toujours davantage dans ce que nous percevons que ce dont nous sommes actuellement conscients. Cet élément virtuel qui borde toute perception, il est rejoué à sa façon dans l'ordre du souvenir...

59 Miravete

Je suis entièrement d'accord avec toi. Je peux bien parler d'étages dans la perception comme je le disais tout à l'heure, d'étages dans le souvenir pur. Pour moi, cela n'implique pas du tout la coexistence d'une pluralité de niveaux.

60 During

C'est que tu ne prends pas suffisamment au sérieux le thème de la nébuleuse. Le souvenir même le plus clairement actualisé en image communique encore avec ses états nébuleux, comme la perception emporte une frange subliminale. Et c'est ce qui distingue radicalement le souvenir d'une simple trace mnésique qui serait en somme une perception dégradée, ou schématisée sous forme d'engramme. Le souvenir ne subsiste pas à l'état discret, comme une photographie un peu décolorée ; c'est un dynamisme qui incorpore toute une masse d'éléments diffus, subliminaux, qui font déjà partie de l'expérience-source, et qui pourront se révéler (aux transformations près !) si on développe le souvenir. Mais ce développement a lieu suivant une trajectoire qui ne se contente pas d'inverser le sens de l'enregistrement pour restituer une image qui serait le duplicata d'un instant vécu dans le passé ; il emprunte des chemins obliques, il croise d'autres souvenirs, etc. Donc le souvenir est bien « conservé » avant d'être récupéré, moyennant transformation, enrichissement. Mais cette conservation n'est pas une mise en conserve. Et la réactivation de la frange subliminale du perçu garantit déjà qu'on ne récupérera jamais l'impression de départ.

61 Miravete

Il faut bien qu'il y ait une certaine mise en conserve pour que des cercles composés de souvenirs se forment par la suite. Si je comprends, pour toi, le souvenir est la nébulosité. Pour moi, c'est le cercle. Après, c'est l'analyse des textes qui doit permettre de trancher cette question.

62 During

Nébuleux, c'est Bergson qui le dit, je n'invente pas. Le souvenir est forcément nébuleux, du moins s'il s'agit du souvenir pur, c'est-à-dire un souvenir virtuellement distribué dans le tout de la mémoire, plutôt que localisé ici ou là. Une fois laissé à lui-même, dans son élément propre, il n'y a aucune raison de maintenir le souvenir pur dans le cercle le plus petit. Il part à la dérive.

63 Miravete

La nébulosité, c'est la masse de souvenirs, ce n'est pas le souvenir. Le souvenir ne dérive pas si tu entends par là, pour lui, une possibilité de se dilater.

64 During

Mais si on suit un exemple particulier, disons le nom « Prendergast », pour reprendre l'exemple bergsonien : au fil de l'effort de remémoration, on atteint un point où le souvenir de la première perception de ce nom apparaît indissociable, voire indiscernable, de la masse des souvenirs en fusion dont on a fini par l'extraire. Ce n'est pas l'impression originelle restituée sous forme de trace mnésique. C'est un souvenir qui s'est développé, et donc reformé, à mesure qu'on le cherchait. On le « sent » solidaire d'une nuée dont il s'est détaché par condensation. La nébulosité n'a pas simplement un sens extensif lié à l'association du nom recherché à une multiplicité de souvenirs connexes ; elle a un sens qualitatif, parce que cette multiplicité réagit sur le souvenir lui-même et se traduit par une confusion intrinsèque, comme si le souvenir du nom se trouvait auréolé de toutes ces associations. Avant d'être donné comme une image, le souvenir du nom est évoqué — invoqué — comme une présence, une rumeur, une atmosphère. Bergson parle d'une « atmosphère de rapine » qui accompagne l'évocation des éléments phoniques du mot « Prender », qui ressemble à « prendre », mais il ne s'agit pas là d'un simple rapport de similitude ou de contiguïté...

65 Yasushi Hirai

Vos deux vues semblent ne pas différer sur un point au moins : on peut observer une pénétration ou une confusion entre des souvenirs qui constituent un seul plan correspondant à un certain degré de tension. La question est de savoir si d'autres plans coexistent ou pas lorsqu'un processus de rappel particulier est en cours. Tout d'abord, on peut noter si le mot « virtuel » ne suffit pas à différencier les deux positions, Bergson quant à lui utilise le terme de réductions/répétitions « possibles ». Cela semble confirmer l'idée de S. Miravete. Dans un processus particulier de remémoration, on se place à chaque fois sur un seul plan, parmi d'autres, mais on pourrait aussi procéder autrement. Et cela est cohérent avec le fait que la réorganisation et la rotation du plan sont régies par la mémoire motrice. Comme dans la perception qui reflète les réactions « possibles », la mémoire motrice déploie les divisions possibles dans la mémoire-cône, superposées et dessinées d'un seul coup.

66 D'un autre côté, comme le rappel est un « processus », il est à l'imperfectif et sous-déterminé quant à son chemin. Il peut y avoir donc plus d'une direction ouverte

simultanément au sein d'un même processus. Dans ce sens local, la coexistence « virtuelle » (et non simplement possible) de plus d'un plan pourrait être autorisée.

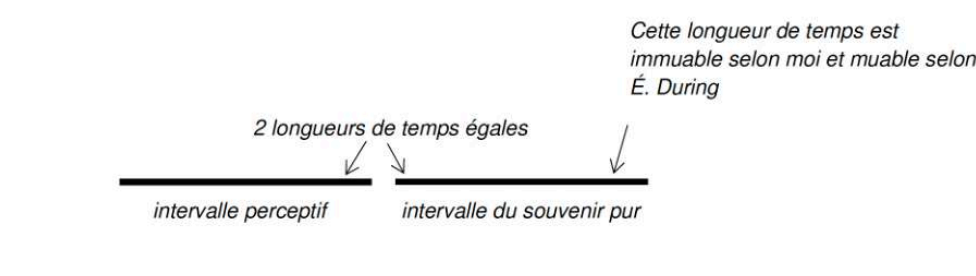
67 Quoi qu'il en soit, même en intercalant les hésitations et les tâtonnements qu'il implique, le processus de rappel suppose d'élargir d'abord le plan avant d'identifier les événements individuels qui ont été mélangés dans la nébuleuse. C'est bien ton idée ?

68 Miravete

Oui. Pour rendre visible un souvenir et l'actualiser, il faut une expansion du cercle.

69 Je vais essayer de représenter sur ce tableau le désaccord entre É. During et moi. Voici un intervalle perceptif. Voici un souvenir qui n'est rien d'autre pour moi que la copie de l'intervalle perceptif. Pour É. During, l'intervalle temporel du souvenir ou de ses composants peut immédiatement ou par la suite être modifié. Pour moi, c'est absolument impossible. Seuls les cercles peuvent être étalés plus ou moins. La taille d'un souvenir ou de ses composants ne varie jamais.

Figure 2



70 Rapport entre les intervalles temporels de la perception et du souvenir

71 Hirai

Donc tu ne nies pas qu'il y ait différents niveaux, différents plans, mais tu distingues les niveaux des états de souvenir, et des états de processus actuel de souvenir.

72 Miravete

Oui. Il y a différents niveaux, mais ils apparaissent l'un après l'autre. Ils ne coexistent donc pas.

73 Hirai

Il ne suffit donc pas de séparer simplement la contraction et l'actualisation comme le fait Deleuze, car la banalisation de l'image est également essentielle pour la reproduction de l'événement identifié, comme l'affirme Bergson aussi dans son cours sur la mémoire au Collège. Comme le souvenir pur lui-même ne peut pas « devenir » une image (car, comme le dit É. During, si c'était le cas, il serait « absent » de son plan et que, plus que ça, souvenir n'est pas une sensation naissante), il faut au moins un autre niveau pour la reconstituer. Il me semble qu'É. During problématise ce point. Si c'est le cas, alors il n'y a pas de contradiction entre eux.

74 Miravete

Il y a une contradiction tant qu'on prête au souvenir pur ou à ses composants la possibilité de se dilater ou à la mémoire pure de créer en même temps une pluralité de cercles. Plus concrètement, est-ce que la discussion que nous avons actuellement pourrait être dilatée ? Est-ce que ta voix dans ma mémoire pure pourrait être ralentie comme lorsqu'on ralentit une musique ? Moi, je pense que non. Je pense que Bergson n'a pas besoin d'une telle hypothèse, même pour rendre compte de l'enrichissement de

la perception par notre mémoire pure. Le souvenir pur et ses composants demeurent pour toujours ce qu'ils ont été.

75 During

L'unité de souvenir reste pour moi parfaitement problématique dans ton propos. Là j'en appelle à l'évidence phénoménologique. C'est par commodité que nous continuons à parler d'un souvenir à l'état virtuel, qui se condenserait en image. En réalité il y a des images multiples, et on appelle « souvenir » un dynamisme qui traverse, à différents degrés de tension, des amas d'images plus ou moins distinguées, pour se fixer finalement sur telle ou telle. C'est exactement ça que décrit Bergson dans l'exemple du nom sur le bout de la langue. On ne peut pas oublier la trajectoire qui a permis de développer le souvenir aussitôt qu'on l'a extrait de son état virtuel pour le fixer en image. D'autant que le « même » souvenir, réactualisé un peu plus tard, pourra prendre la forme d'une image assez différente, selon d'autres circuits et d'autres couplages. Bergson ne cesse de dire que le mode de manifestation du souvenir dépend de la manière dont le psychisme organise ses propres phases de tension et de détente. Mais si tu es d'accord pour dire que le mode de manifestation du souvenir n'est pas séparable de son mode d'être (et tu dois être d'accord, puisque tu es phénoméniste), alors c'est l'idée d'un souvenir conservé intact, dans son état de virginité première, au plus près de la perception originaire, qui paraît parfaitement mythique. Un « même » souvenir pourra se projeter multiples fois selon la manière dont on parviendra à l'étendre sur le plan du présent de la conscience remémorante. Cette multiplicité est irréductible, elle constitue le souvenir comme un être qui dure, au même titre qu'un organisme. C'est elle qui a un caractère originaire. Je ne crois pas que le souvenir pur soit fixé une fois pour toute au moment de sa première formation comme réplique immédiate de la perception.

76 Miravete

J'ai du mal à comprendre pourquoi tu souhaites étaler le souvenir pur. J'ai l'impression que tu cherches à me dire, de cette façon, tout à fait autre chose.

77 During

En fait je pensais au passage de « La perception de changement », dans *La Pensée et le mouvant*, où Bergson explique que si mon attention était suffisamment tendue, je pourrais embrasser dans un seul moment vécu non seulement les mots qui sont actuellement prononcés, mais le début de la phrase et, en poussant plus loin par des efforts de tension croissants, jusqu'aux premiers instants de ma vie. Cela signifie je crois que la « découpe » qui permet d'isoler un souvenir pur correspondant à un moment donné d'expérience, cette découpe est entièrement relative au degré de tension psychique qui caractérise ma conscience à ce moment-là, et donc à l'étendue ou l'amplitude que je pouvais donner au « présent ». Cette idée me donne d'ailleurs un argument supplémentaire. Parce que si ce que j'appelle ici un moment d'expérience embrasse de fait une portion déterminée de durée, le souvenir correspondant doit conserver lui aussi quelque chose de cette durée ; il n'est certainement pas réductible à l'image qui pourra en être produite après coup, dans un acte de remémoration, et qui aura une durée bien différente. Ce que suggère Bergson, c'est que le souvenir pur n'est pas un instantané photographique, ni une moyenne effectuée sur une multiplicité d'instantanés ; il a lui-même autant d'épaisseur de durée que l'expérience qui le rend possible. S'il n'y a rien, dans l'expérience perceptive, qui corresponde à un vécu instantané, pourquoi voudrait-on que le souvenir soit constitué d'instant en instant,

comme sur une bande de celluloïd ? Le souvenir, en tant que tel, a une durée. Il en acquiert même davantage si on considère qu'il ne s'actualise en image qu'après avoir traversé une multiplicité de plans de conscience et voisiné avec toutes sortes de souvenirs connexes qui lui confèrent des déterminations nouvelles et une coloration propre. Mais on peut laisser de côté cet aspect. L'argument est encore beaucoup plus simple. Si le souvenir, dans son état originel, incorpore déjà une durée — une durée qui correspond *grosso modo* à une découpe perceptive pertinente, ou à une phase qui présente une unité suffisante au regard de l'action en cours —, la question est la suivante : comment se conserve cette durée, en tant que durée ? Conserve-t-on les durées comme on conserve des clichés photographiques dans une boîte ? La seule manière, pour une durée, de se conserver, c'est de durer. Et donc de se prolonger. Si on oublie tout cela, je ne vois vraiment pas comment on peut éviter de revenir à la représentation associationniste qui se figure l'expérience comme une série de moments séparés suscitant, de proche en proche, leurs « répliques » mnésiques sous forme de perceptions affaiblies ou de traces susceptibles de réactiver des perceptions du même genre. Une telle mécanique ne peut au mieux correspondre qu'au substrat cérébral de l'affaire. Elle n'a aucune signification psychologique, et elle contredit toute l'ontologie du psychisme. Bien sûr, il y a des cas où la conscience paraît presque entièrement adhérente à son activité, dont les phases s'enchaînent de façon automatique. Je laisse de côté les insinuations subliminales qui, même dans un tel scénario, introduisent inévitablement des perturbations insensibles. On pourrait dire que dans ce cas, le souvenir se forme de manière continue, d'instant en instant, dans un temps d'enregistrement homogène qui correspondrait à peu près au déroulement d'une bande de celluloïd (un enregistrement de n images par seconde, peu importe la fréquence...). Mais il s'agit vraiment d'un cas-limite, et quasiment irréel. Ce n'est pas pour rien que le « souvenir du présent » est associé à des cas pathologiques d'affaïssement de la volonté et de la tension psychique... Si on accorde d'emblée au souvenir pur une épaisseur temporelle, si on l'envisage en durée comme il faut le faire, alors le souvenir n'est plus tenu de se conformer aux découpes ou segmentations opérées par une conscience qui vit en même temps qu'elle se regarde vivre — encore moins les découpes imposées par les rythmes de l'activité neuronale. La question de l'autonomie de l'inconscient psychique est exactement parallèle à celle de l'autonomie du psychisme par rapport à son support cérébral.

78 Miravete

Je commence à comprendre ce qui te tient à cœur et ce qui te pose problème dans mon intervention. Je pense que tu as l'impression que je ne perçois pas l'impact du présent sur le passé. Tu as le sentiment que je fais d'un cercle une sorte d'amas de souvenirs immuables. C'est peut-être le sentiment que procure ma communication. Je devais mettre l'accent sur la dimension numérique et géométrique de la durée, sur sa structuralité. Je ne pouvais pas tout aborder. Si vraiment je faisais d'un cercle de mémoire pure un simple rassemblement de souvenirs purs immuables, alors tu aurais parfaitement raison. Mais je ne pense absolument pas cela.⁴ La situation actuelle se réfléchit sur les souvenirs purs. C'est ce que Bergson explique très bien par le concept de circuit ou de rotation. Les souvenirs ou des parties visibles de ces souvenirs se réorganisent alors entre eux. C'est sur ce point, je pense, que tu souhaitais attirer mon attention. Et nous sommes entièrement d'accord. Les souvenirs sont réorganisés par la situation actuelle avant même d'être plus ou moins étalés, avant même d'être filtrés en retour. La perception d'une table réorganise tous les souvenirs ou les parties visibles de

ceux-ci. Les tables similaires à celle-ci se rendent visibles. Tout le reste demeure dans l'ombre. Le cercle ensuite s'étend. Des tables différentes, et des objets ou des idées associées ordinairement à l'image d'une table, se manifestent. Plus la tension augmente, et moins ces objets et ces idées ont un rapport ordinaire avec l'idée de table. Si maintenant je ne perçois plus une table, mais un arbre, l'organisation des souvenirs ou des parties visibles change intégralement. Les souvenirs les plus accessibles deviennent les souvenirs d'arbres similaires. Puis, les souvenirs que la tension découvre pas à pas sont des souvenirs ordinairement associés à l'arbre : l'idée de feuille, de grimper dans un arbre, etc. Les images de table sont présentes. Mais elles deviennent difficilement accessibles, alors qu'elles étaient tout à l'heure les premières à apparaître par un acte de tension du cercle. C'est cette « virtualité » qui t'intéresse et qui oppose très clairement Bergson à l'actualisme de la phénoménologie. Je te suis entièrement sur ce sujet. Et c'est sans aucun doute le mérite de Deleuze de l'avoir compris et montré. J'ai sans doute été trop injuste avec lui. Comme beaucoup, j'ai en haute estime son petit ouvrage génial sur Bergson. J'ai dû lire chaque ligne de celui-ci un nombre incalculable de fois ! Je souhaite simplement me désolidariser dans mon intervention de l'idée selon laquelle un tel étagement, une telle réorganisation constante des souvenirs, implique l'existence d'une pluralité de niveaux. Je ne pense pas que Deleuze dirait cela. Je crois que Deleuze est contraint de démultiplier le nombre de réorganisations parce qu'il ne peut tenir, sur un même niveau, tous les souvenirs. Il est forcé par sa confusion entre la dilatation et la détente de retirer à chaque niveau sa puissance synthétique. Aussi la puissance synthétique doit-elle venir d'ailleurs. Sinon, les souvenirs disparaîtraient. C'est pourquoi il introduit une multiplicité de niveaux, une synthèse verticale. Du moins, c'est ainsi que je m'explique son geste. On pourrait sans doute l'expliquer autrement. Bref, je crois que notre discussion repose sur un malentendu. Je n'ai sans doute pas compris ta question ou saisi où tu voulais en venir. Les souvenirs ou les parties visibles de ces souvenirs sont en permanence réorganisées entre elles. De nouvelles associations se forment à chaque instant et on peut parler en ce sens d'une « dérive » du souvenir comme tu le dis. J'ajoute juste qu'il ne faut pas confondre cette virtualité, cette nébulosité, et la possibilité pour la conscience de la révéler peu à peu par un acte de tension. Chaque degré de tension est déjà une multiplicité de souvenirs ou de parties réassociés. La tension n'est qu'une manière de dévoiler une part plus ou moins importante de cette réorganisation. Il ne sert donc à rien d'ajouter à une telle réorganisation déjà riche, une infinité de réorganisations complémentaires. Un seul niveau à la fois suffit.

79 During

Si tu as raison et si c'est bien là ce que voulait dire Bergson, alors je trouve ton Bergson réel moins intéressant — disons, moins audacieux — que mon Bergson virtuel... Il me semble que notre discussion suscite également cette question de fond : à quel bergsonisme tenons-nous ?

80 Miravete

Pourquoi pas, mais quel serait dès lors le rôle de cette « virtualité » ? À quoi bon transformer la mémoire bergsonienne en un gigantesque mille-feuilles ?

BIBLIOGRAPHIE

Bergson, Henri. 2007. *Matière et mémoire*. Paris: PUF.

Bergson, Henri. 2012. *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*. Paris: PUF.

Miravete, Sébastien. 2023. « La géométrisation de l'être dans *Matière et mémoire* de Bergson ». *Dialogue: Revue canadienne de philosophie*. 62 (1) : 1-17.

NOTES

1. Une partie du texte de cet exposé a été publié sous forme d'article (Miravete 2023).
2. J'adresse mes vifs remerciements à Emmanuel Cuq pour l'aide apportée à la transcription de l'enregistrement.
3. Cette édition critique, accompagnée d'une introduction, de notes et d'un dossier critique, a été réalisée par Élie During.
4. Pour plus de détails, voir Miravete (2023).

RÉSUMÉS

Ce dialogue est issu d'une discussion qui s'est tenue à Tokyo le 29 septembre 2019, dans le cadre de l'atelier international "Durée bergsonienne : ses portées mathématiques". La présentation de Sébastien Miravete sur "la structure bergsonienne et géométrique de la mémoire" a suscité des questions de la part d'Elie During concernant le statut de la "mémoire pure" et sa relation avec un processus que Bergson décrit parfois comme un "enregistrement" continu de l'expérience vécue. L'enjeu est l'interprétation par Deleuze de la mémoire pure en termes de multiplicité virtuelle de "plans" coexistants du passé. Le débat est introduit par Takuya Nagano.

This dialogued text stems from a live discussion that took place in Tokyo on September 29, 2019, as part of the international workshop "Bergsonian duration: its mathematical ranges". Sébastien Miravete's presentation on "the Bergsonian and geometric structure of memory" triggered questions from Elie During regarding the status of "pure memory" and its relation to a process that Bergson sometimes describes as a continuous "recording" of lived experience. At stake is Deleuze's interpretation of pure memory in terms of a virtual multiplicity of coexisting "planes" of past. The debate is introduced by Takuya Nagano.

INDEX

Mots-clés : Bergson, coexistence, Deleuze, mémoire, virtuel

Keywords : Bergson, coexistence, Deleuze, memory, virtual

AUTEURS

ÉLIE DURING

Élie During is Associate Professor in philosophy at University Paris Nanterre (IRePh, Institut de recherches philosophiques). His publications include several critical editions: Henri Bergson, *Durée et simultanéité* (PUF., 2009), Henri Bergson, *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance* (PUF., 2012), Gaston Bachelard, *La Dialectique de la durée* (PUF., 2022). His recent contributions on Bergson include: “Time as Form: Lessons from the Bergson-Einstein Dispute,” in A. Campo & S. Gozzano eds., *Einstein vs. Bergson: An Enduring Quarrel on Time* (De Gruyter, 2021), as well as “Dialectiques de l’intuition : le bergsonisme et la phénoménologie face à l’expérience du simultané”, *Il Pensiero: rivista di filosofia*, LX1, 1, 2022, p. 193-216.

SÉBASTIEN MIRAVETE

Sébastien Miravete is a Doctor in Philosophy and Doctor in Cognitive Psychology. He is associate researcher in the MAPP philosophy laboratory at the University of Poitiers (France) and in the EPSYLON psychology laboratory at the University of Montpellier III (France). His research focuses on learning structures and their role at different scales. Upcoming is his *Bergson structuraliste* (Presses du réel, 2023).

TAKUYA NAGANO

Takuya Nagano is Professor in Kumamoto National Institute of Technology (Japan). His first book published in Japanese is about the roles of mathematical models in Bergsonian theory of intelligence (Hokuju Shuppan Ltd., 2011). His french articles include: “Représentation physique et réalité de la matière : sur la confrontation de la philosophie bergsonienne avec la relativité restreinte” in *Annales Bergsoniennes*, VI, PUF., 2012, p. 375-412, and “Le Modèle scientifique et le principe vital dans *L'évolution créatrice*” in *Tout ouvert : L'évolution créatrice en tous sens*, Goerg Olms Verlag, 2015, p. 133-146. His recent interest is in the status of the Part-Whole relation in the Bergsonian conception of temporal reality.